

Vagabondages

Revue de Poésie N° 20 juin 1980 18F

Rêve

Antoine
Audouard
Hardellet

Vagabondages

N° 20 Juin 1980

Paris-Poète

Paris-poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :
Anne Gallimard
Attachée de presse :
Ariane Fasquelle
Réalisation :
Atelier Marcel Jullian
Direction artistique :
Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Gabrielle Althen
Antoine Audouard
Denise Le Dantec
Francine de Martinoir
Jean-Michel Maulpoix
Nadine Springora
Josy Vercken

*Avec le patronage
de la ville de Paris*

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
634.15.16
Abonnement
10 numéros par an, 165 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1980, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

Vagabondages

Antoine Audouard est d'abord, et avant tout, vertueux. Du moins pour moi. C'est ainsi que son père, Yvan, avait baptisé un autre enfant à lui, un héros de roman, un personnage de truand repent, prénommé Antoine et qui s'illustra dans une collection sous son sobriquet de Vertueux.

La vertu par essence, c'est la faculté de rêver. Qui ne rêve pas consent et porte la chaîne au cou. Le jeune Antoine va sa vie sans entrave. Rien d'étonnant qu'il nous ait, au fil du rêve, du non vécu, de l'imaginaire, de l'onirisme, conduit sur les traces d'André Hardellet.

Les pas des vagabonds s'inscrivent naturellement dans ceux de leurs devanciers. Marche loin en avant, faisant, alentour, lever des corbeaux, l'adolescent définitif, Rimbe, l'homme aux semelles de vent. Derrière, nous suivons tous. Hardellet, j'avais d'abord appris son existence par la chanson. A cause de Bal chez Temporel. Donc très tard, trop tard. Puis j'avais lu ses livres. Et trouvé le moyen de le rencontrer puis, vite, de l'éditer. Une collection brève intitulée « Idée fixe » où la sienne était : « Donnez-moi le temps ». Une nuit tiède où la vie s'attardait dans les rues, je l'ai rencontré sortant d'un tapis, quelque part dans un périmètre sacré entre Saint-Sulpice, le Marché Saint-Germain et la rue de l'Abbaye. Je lus dans ses yeux comme égarés qu'il m'avait reconnu. On se broya la main ainsi qu'il se doit lorsque la nuit a été longue et que le jour va poindre.

Moins d'un mois plus tard, je sus qu'il avait pris le temps de mourir.

M. J.

Vagabondages

N° 20

Antoine Audouard *page 6*

Poème au pluriel *page 17*

Les Cahiers de
Vagabondages *page 57*

Nouvelles de
la poésie *page 64*

André Hardellet *page 71*

Index *page 102*

Editorial

Antoine Audouard

Je ne sais plus qui m'a passé l'*Introduction à la psychanalyse*, mais ma sœur lui en a voulu atrocement pendant une semaine.

Perdue dans une mauvaise rougeole, elle était réveillée chaque matin par un « Alors ? » impératif. Fièvre ou pas, il fallait qu'elle s'exécute, qu'elle raconte, qu'elle invente au besoin si la nuit ne lui avait pas suggéré les rêves que j'exigeais d'elle. A peine avait-elle fini que, ricanant, jubilant, je lui expliquais les routes qu'elle avait empruntées, les horribles complexes qui nourrissaient son inconscient.

Mes méthodes d'extorsion de la vérité devaient être efficaces : au bout d'une semaine (sa rougeole ne s'arrangeait pas), elle avoua enfin qu'elle avait rêvé qu'elle coupait la tête à mon meilleur ami. « C'est donc ça que tu veux ? », lui dis-je avec consternation, comme accablé par la brutale vérification de mes pires craintes.

Que ce fût *ça*, elle voulut bien l'admettre ; mais ce que *ça* pouvait bien représenter, je me refusai, on s'en doute, à le lui dire. A défaut de rêver moi-même, je disposais d'une science qu'elle ne comprenait pas : si elle avait l'imagination, j'avais le pouvoir. De cette irréparable séparation je ne me remets pas.

J'ai pourtant tout du rêveur définitif. Les excellentes lectures, les sommeils tumultueux, les absences dans la conversation, un goût tôt développé pour les *Mille et une nuits*, une famille aux origines d'un exotisme acceptable. J'ai poussé le soin jusqu'à me choisir des amis qui avaient tous beaucoup plus d'imagination que moi, espérant que leur exemple déteindrait sur mes nuits. Mais quand je pense à la luxuriance des images qu'au matin ils me décrivent, il me vient de sales nausées sur la richesse de ma vie intérieure.

J'ai les fantômes, mais ce n'est pas pareil.

Mes fantômes ne sont pas bruyants, ils ne me réveillent pas. Mes nuits sont lourdes : à peine si, au matin, je comprends pourquoi les couvertures et les draps sont tassés dans un coin, étrangers comme les souvenirs d'un autre. Je pourrais me lever et bénir le Seigneur de cette journée qui commence. Mais les fantômes sont passés : ils m'ont ligoté avec leurs chaînes, qui ne laissent pas de traces sur le corps, ils ont jeté sur moi des sorts et des malédictions. Autour de moi s'enroule un cercle dont je ne suis pas le centre, et qui m'emprisonne aussi sûrement que si je connaissais ses

Editorial

limites. Je ne sais même si j'ai la ressource d'espérer que celle qui l'a dessiné viendra, au crépuscule, m'aimer, me narguer (tout est cascade en elle, les cheveux, le rire, tout est eau).

A l'aube, les fantômes se retirent sur la pointe des pieds. Ce sont des femmes très douces et si je ne les ai pas aimées, ce n'est pas faute d'avoir voulu, mais plutôt de connaître le sens de ce mot. Par vengeance, les mots s'échappent un à un. Chaque nuit, un de moins. Cancer de la parole. Le silence n'est pas un, mais plusieurs, et il gagne.

Un rêve me sauverait : non pas une songerie, comme on disait autrefois, mais un de ces vrais bons rêves, qu'on se raconte encore des années après. S'il est vrai que songe et clef des songes ne sont pas séparables, je ne souhaite pas tant un assaut d'images qu'un projecteur pour les éclairer, une caméra pour les filmer, un esprit pour leur rendre un ordre et une logique sans lesquelles elles ne sont que ce que j'en connais — des pâleurs qui se confondent avec la lumière du matin, au point de s'y noyer sans m'avoir même adressé auparavant le moindre signe de connivence.

« Une partie de ma matinée s'était passée à conjuguer un nouveau temps du verbe être — car on venait d'inventer un nouveau temps du verbe être.¹ »

Le rêve commence sans aucun doute. On

1. André Breton, *Clair de terre*.

lui reprochera plus tard (avec colère, même) certaines imprécisions, des vides dans les architectures parfaites et impossibles qu'il construit — mais ceci est pour le temps de la veille. En attendant, tout est vrai. Sans lyrisme, sans prophétie, sans agressivité, tout se déroule absolument, sans frontière. Je marche sur la route, en direction du chemin de fer, lorsque je m'aperçois que j'ai oublié mon écharpe bleue. Je repars la chercher mais le pays a changé. Quand je reviens, un homme qui prétend me connaître me retient en me parlant longtemps de choses que je ne veux pas savoir. J'entends le train. Je cours. Il parle derrière moi. Ah! je ne veux pas rater ce décollage. Plus qu'un remblai à escalader et ce sera fait.

« Rêver-vrai », le beau pléonasme imaginé par George du Maurier dans *Peter Ibbetson*, c'est se laisser envahir par cette vérité et n'en plus vouloir d'autre. Tous les signes sont avec nous, et les animaux, et les couleurs. Tout est là, indubitablement, rien ne nous surprendra complètement, d'un paysage à l'autre.

J'ai, comme tout le monde, rêvé que j'écrivais un poème de Charles Cros (inutile de préciser que je n'avais jamais rien lu de ce poète). Quoique n'ayant jamais vérifié l'existence en volume de ce texte, je n'ai jamais douté de sa réalité. Plus tard, ailleurs, lorsque les œuvres complètes seront complètes, les autres aussi liront ces vers-là. Je ne me souhaite pas de vieillir assez pour être incapable de les reconnaître, le moment venu.

« Puisque j'ai dépassé depuis longtemps les limites du vraisemblable, vais-je me tirer d'affaire en réveillant mon héros et en lui faisant dire : ce n'était qu'un rêve? C'est une vieille ficelle que je ne dédaignerais pas d'employer encore. Mais le narrateur qui en use ne met d'ordinaire pas en doute cette convention que le rêve est mensonger et la veille vraie. Admettant même que cette proposition soit acceptable dans la vie courante, sous la réserve que rêve et veille sont relatifs l'un à l'autre, dans le monde du récit elle devient suspecte, puisque là les états en question sont eux-mêmes des artifices narratifs, donc des mensonges.¹ »

Qui nous a appris cela? Est-ce Nerval, ou bien Rimbaud? Breton, Gracq? Edgar Poe, Dylan Thomas? J'aimerais bien me souvenir du moment — à défaut, si j'en avais la force, je l'inventerais — où je n'ai plus rien mis en doute, où, pour la première fois, j'ai senti en moi ce passage de la rivière où les eaux rétrécissaient, m'annonçant la porte par laquelle je pénétrais enfin dans le domaine. Chacun sa route, désormais : pour peu qu'une lumière s'allume, et chaque objet, chaque lieu, chaque situation nous révéleront le *maillon faible*. L'endroit, le moment où les choses deviennent ce qu'elles n'étaient pas, un pays aux couleurs changeantes. Miroirs, eaux dormantes, jardins clos, murs interdits, fenêtres aveugles, nuits, tout nous est bon. De ce qui est à proprement parler une maladie, nous ne nous relèverons

1. Daumal, *La Grande Beuverie*.

plus. Musiques, amours, enfances, livres, journées d'hier, saisons, obscurités violentes, tout me vient ainsi. Le rêve en moi doit être bien fort pour que, alors même que les nuits m'en privent, je ne puisse en appeler qu'à lui pour expliquer leur irruption définitive dans les journées grises où le ciel semble s'écraser de fatigue sur le pavé.

Voilà pourquoi « j'ai rêvé que... » est à peu près aussi insupportable que le terrible et fuyant « mais ce n'était qu'un rêve ». J'ai vu hier soir une femme en double. Entre ses deux apparitions, un homme également, dont les yeux étaient totalement jaunes. On était le 13, le 14 mai. Paris pouvait éclater, ou bien se rétrécir au point de montrer ses limites aussi nettement que sur une carte de géographie. Nous étions entourés, encerclés, encerclés. Tu n'arrivais pas, je fixais les images : tous les objets, tous les visages dessinaient un énorme texte, et très lisible : écrasement possible, définitif changement de la lumière. Au creux du ciel, les nuages se dilataient d'étonnement. Il fallait être là, et avoir des yeux, les yeux de ce moment-là.

« Je suis — je me veux — un poète on ne peut plus réaliste et je demande à être jugé comme tel... »

Cette somptueuse affirmation d'André Harellet ne déroutera que les aveugles de profession. Chasseur d'images, de toutes les images (celles de la photographie, celles de l'enfance), Harellet a chaussé les lunettes du *voyeur*, qui

trouve toujours la serrure dans la moindre porte, le passage plus sombre dans la plus sombre forêt. Avec ces yeux-là (comme certains, perdant le sens du relief, découvrent dans la platitude du monde une dimension supplémentaire), un poète abolit peu à peu ce qui lui restait de sens des frontières. Ces *convenances* qu'une société respecte par paresse, ce n'est pas qu'il les rejette : il ne les voit tout simplement pas. L'imaginaire n'est plus seulement ce qui tend à devenir réel, mais aussi une catégorie du réel, qui le contient et est contenue par lui. De ces grands principes qui pourraient le conduire à la cosmicité la plus insupportable et la plus prétentieuse, André Hardellet n'a tiré, sa vie durant, qu'une leçon de modestie et de minutie : le rôle de celui qui se promène en pays inconnu des autres est d'en rapporter une relation précise et simple, une description qui permettra aux voyageurs futurs de s'y retrouver quand, égarés ou non, ils découvriront à leur tour ces territoires de rêve. « Un écrivain n'œuvre jamais qu'à vous conduire sur un seuil, en vous confiant quelques clés avant de s'esquiver. » C'est à force de rêver l'Amérique que Christophe Colomb la découvre, et vue de haut la terre a « réellement » l'air d'une orange bleue.

Il ne nous est pas indifférent, quelques années plus tard, de nous souvenir qu'André Hardellet a été le dernier d'une grande lignée d'écrivains à être condamné par la justice française pour ses écrits. Il ne croyait pas si bien dire, Dédé, lorsqu'il écrivait que « le voyeur

est souvent pris pour un homme ivre ou un pornographe »... Le livre s'appelait *Lourdes, lentes*... Il est aujourd'hui réédité dans une collection de poche. Je me demande combien de temps il faudra pour que, suivant *Les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary*, ce roman d'Hardellet nous donne une nouvelle preuve de cette nocturne manie des pouvoirs à transformer leurs hontes passées en objets d'étude pour les enfants des écoles.

Aux attendus du jugement de la 17^e chambre correctionnelle, on opposera avec tendresse la lettre qu'André Breton envoya à André Hardellet après la parution du *Seuil du jardin* :

« Vous abordez en conquérant les seules terres vraiment lointaines qui m'intéressent et la reconnaissance que vous y poussez offre un nouveau ressort à tout ce que je me connais comme raisons de vivre. »

Pièges. Ayant commencer à esquisser les rêves des autres je les déteste, parce qu'ils ne me laissent pas libre d'oublier ma vie dans la sécheresse d'un commentaire, si chaud soit-il, sur le poète dont je veux parler et que j'aime. Si l'on dit avec tant d'inquiétude et d'émotion qu'il est des livres qu'il vaudrait mieux ne jamais avoir ouverts, c'est qu'y ayant goûté on n'en sort pas indemne.

Mes rêves à moi, si je pouvais les dire, auraient plutôt cet aspect-ci : « ... un de ces déraillements [...] où l'on franchit insouciant une porte accueillante — et tout à coup, derrière,

s'étend à perte de vue un paysage glacé, insolite, une campagne de peste et de çauchemar, sous une lumière triste.¹ »

L'écriture comme rêve... Comme une ligne souple qui égrène les images... Comme une vérité qui s'énonce... Comme ce *Répertoire* (Hardellet, encore), où chaque mot est défini, chaque phrase évidente. Que nous rêvions çauchemar ou cochon de lait, nous voudrions retrouver cette absolue liberté d'association des choses et des mots, cette fraternité du monde où tout semble avoir un sens, si le sens n'est pas dit. Mais l'imagination tâtonne, elle se heurte, les images ressemblent à celles de la télévision, on se réveille en sueur, on prend le métro tous les jours. Il faut bien du courage et de la chance pour *voir*, d'un coup, que le miroir est derrière, et plus devant.

Dans un de ses contes, Villiers de l'Isle-Adam décrivait l'aventure d'un prisonnier qui, se réveillant au milieu de la nuit, trouvait la porte de sa cellule ouverte, et ouvertes toutes les grilles qui le séparaient du pays, dehors. C'était un *piège*, bien sûr, une torture de plus. Rêver, écrire, peindre, c'est faire chaque jour, chaque nuit, comme ce prisonnier : trouver la porte ouverte, craindre sans doute les représailles, mais pousser tout de même, respirer l'air du jardin, se retrouver sur le seuil... Ce qui se passe alors, l'ombre noire qui s'approche de nous et nous reconduit à la cellule avec plus ou moins de douceur, nous ne sommes

1. Julien Gracq, *Un beau ténébreux*.

pas inconscients au point de l'ignorer. Nous avons eu nos révolutions indéfiniment reportées à octobre, nous avons eu nos printemps, nos élections, nos chaleurs, nos hontes. On nous a *reconduits* bien des fois. Il nous faut pourtant faire, encore et encore, comme ce prisonnier. Accepter le miracle, croire qu'il s'accomplira jusqu'au bout, finir un livre, commencer une autre journée, inventer une couleur de plus, faire confiance à un sourire. Détenus en nous-mêmes, rencontrant chaque matin dans la glace l'image de notre geôlier fidèle, vérifiant chaque soir que nos portes sont absolument bouclées, abrutis de sommeils et de drogues, fatigués de voir s'épanouir dans le posthume des notoriétés qui auraient adouci la vie des hommes et des femmes que nous admirons, nous persistons.

La lune s'est levée.

Sous les pieds nus le gravier crisse.

Les arbres tout autour, dans le parc, dessinent des formes étranges comme les loups de l'enfance. Est-ce la fièvre, l'espoir, est-ce un rêve?

Il fait un peu frais.

On se retourne. Est-ce qu'un gardien ne va pas venir? Dire que c'est fini? Aucun bruit.

Tout au bout de l'allée, la grille semble entrouverte.

La mer, en bas, reflète déjà le visage. Nous prendrons des couleurs argentées, en ferons des poissons, des vers-luisants. Cela sera comme un chemin d'étoiles. Plus de craintes.

Elle est ouverte, oui, elle grince légèrement. Le chemin plonge à travers les arbres. On se

Editorial

souvent qu'il longe pendant des kilomètres les murs de la propriété. Une visite, il y a des années, a permis aux enfants de se baigner dans un bassin d'eau verte.

La pinède prend son bain de minuit. On s'arrête quelques instants, on pousse quelques brasses dans le noir. C'est un bateau, là-bas? L'eau est tiède.

Bien. Très bien.

C'est une ombre, là-bas? Une ombre que j'ai déjà vue? Dans un autre rêve? Mais non ce n'est rien. Très rien. Le sol est doux. Mes jambes sont reposées, mon corps est frais.

Allons.

Antoine Audouard.